



MAX MILAN
LA SOMNAMBULE FUNAMBULE. LES SEPT
CHAMBRES DE SANDRA
Phb édition, Paris 2017, 170 pp.

Roman emblématique d'un monde faussement heureux et spontané, *La somnambule funambule. Les sept chambres de Sandra* de Max Milan dévoile un cosmos funeste et désagréable, où l'indifférence des individus, notamment de certains Parisiens des arrondissements les plus mondains et "branchés" de la capitale française, est flanquée de personnages particuliers, insouciantes et pourtant vides, qui s'accompagnent à la laideur de leurs actions au quotidien.

Il ne s'agit cependant pas du monde de Sandra, jeune fille au visage pur et à l'âme cristalline, qui se retrouve, victime malgré elle, dans la Ville lumière depuis un an pour poursuivre ses études linguistiques à la Faculté, où elle apprend le français, l'anglais et l'allemand. D'origine ukrainienne, enthousiasmée par mille rêves pour son avenir de danseuse, sa naïveté presque infantile l'amène à découvrir lentement ce monde incolore et sombre gouverné par la laideur. Il n'y a pas d'espace pour la beauté dans ce monde, pour son bel art consacré à Terpsichore et pour l'enchantement qu'elle recèle. Et pourtant, qu'est-ce que la beauté ? La réponse, qui n'est jamais univoque, est selon l'auteur une sorte de déchirure que la beauté elle-même laisse en nous ; le regret, le désir inquiet pour la retrouver ou la plénitude qu'elle suggère.

Cette quête inachevée de beauté est absente dans la ville de Paris. Paris n'est qu'un corps animé par une panoplie de personnes lâches et superbes, souriantes à l'air maussade, prétentieuses, solitaires, indif-

férentes étant dévouées au vice. Pour une âme chaste et pure comme celle de Sandra, tout cela est incompréhensible. Ce monde la tourmente, la déstabilise et tente finalement de l'anéantir par sa langueur malade d'autres individus à avaler afin de satisfaire leur appétit. À partir de la disparition de son estime pour le chorégraphe Cristobald Gonzalès de la Patam suite à l'échec de son audition, le monde de Sandra s'opposera inexorablement au monde parisien peuplé de ces personnages laids. Le chorégraphe l'offense insensiblement. Ses mots froids et impitoyables touchent l'âme de la malheureuse danseuse qui, ne comprenant pas l'origine de cette rancœur, s'effondre en larmes. Sandra connaît donc très vite l'indifférence de ce monde dystopique et nuisible.

L'histoire se déroule parmi les vastes rues de Paris de façon asymétrique et bidirectionnelle, à savoir dans un double Paris mystérieux qui perd son aura de beauté et de splendeur. Dans la lumière du jour, la frénésie de la vie quotidienne brille implacablement sur la vie qui coule sans cesse. Lorsque les ténèbres tombent, une série d'individus ombragés peuplent les rues adjacentes aux grandes artères de Paris.

Ainsi, les dealers, les drogués, les prostituées et les alcooliques sortent fiévreusement des rues, jusqu'à ce que la belle Sandra, presque comme un rayon de lumière dans cette immense obscurité, illumine la voûte étoilée de ce monde enseveli aux yeux du peuple diurne, car Sandra est somnambule et se promène sur les toits de la ville en devenant une autre créature quasi téméraire et audacieuse. La nuit, Sandra arpente les toits comme un sanglier affamé ou une chatte qui cherche désespérément son maître. Elle a également une double nature comme Paris : le jour, elle est timide et introvertie ; la nuit, pendant son état de somnambulisme, elle danse et s'exprime avec les gestes de simagrées lascives et hardies. Sandra perd donc le contrôle de ses actions diurnes au détriment de sa cage du matin, dont elle déteste la laideur de ces actions, de ce mouvement odieux "qui déplace les lignes", comme Baudelaire le dit à la manière parnassienne.

Personnage craintif, privé de bonheur et plein de nostalgie pour son pays d'origine, Sandra ne parvient pas à ignorer ses actions, pendant ses états altérés de somnambulisme. Peu d'amis sont à ses côtés, parmi eux seule Chloé semble s'intéresser à elle, bien que cette dernière, qui est pourtant son amie, s'empresse de la calomnier sur les réseaux sociaux immédiatement après. Sandra se désespère, car ce monde la bouleverse. Elle ne comprend ni cette ville ni ses habitants, qui sont de plus en plus exaspérés par la recherche épuisante du plaisir à travers la drogue, l'alcool et les distractions les plus extrêmes. Ignorant sa sensibilité, ils s'apprêtent à se servir de sa candeur simplement parce qu'elle est étrangère à ce monde, tant sur la forme que sur le fond. Sandra est une ukrainienne sur le sol français, ce qui s'avère être une condition nécessaire de la discrimination qu'elle subit.

Toutefois, un autre élément clef semble émerger avec vigueur : la vengeance. Après être entrée furtivement dans la maison du chorégraphe excentrique et l'avoir blessé, l'inconscient de Sandra demandera une autre vengeance. Une vengeance presque dénuée d'intentionnalité et, par conséquent, "inconsciente", même si elle est célébrée comme *contrapasso* dantesque. Sa nature intime ne l'empêche donc pas de satisfaire ce désir profond de vengeance, qui émerge avec insistance des profondeurs de son âme si floue par les figures ombragées dont le roman est parsemé. Sandra lui tend donc un piège diabolique et le chorégraphe bizarre et insouciant est obligé d'accepter ce cadeau terrible qui le tue ; une punition digne qui venge triomphalement la belle Sandra de ses mots obscènes et vulgaires.

D'un élément de fort contraste intérieur, le somnambulisme deviendra un catalyseur de nouvelles impulsions artistiques et vitales au fur et à mesure que la narration avance. La maladie qui l'a saisie sera ainsi assimilée presque comme dans un chemin psychanalytique, ce qui la conduira à prendre conscience de sa nouvelle condition. Sandra ne sera plus un paria, elle apprendra à accepter et à "profiter" de sa condition atypique d'une manière inhabituelle et sensée, grâce au

sentiment qu'elle ressent pour Michel (qui l'aime désespérément en raison de sa beauté singulière et insolite).

Suspendue entre sommeil et éveil, entre réalité et rêve, Sandra est d'abord une victime consciente de son somnambulisme, qu'elle tentera de réprimer parce qu'il lui cause finalement un profond désarroi. Les trois sujets sur lesquels le roman se concentre, à savoir Sandra, le somnambulisme et Paris, se croisent dans un réseau dense de nombreux autres personnages secondaires qui composent le décor du roman. Ils agissent comme des éléments perturbateurs de la réalité plus intime de Sandra, l'aidant, néanmoins, à accepter son "homologue" plus audacieux et submergé dont elle ignore ou préfère négliger l'existence. À l'ombre de sa nouvelle condition acceptée, Sandra pourra finalement célébrer sa diversité au nom de l'enrichissement qu'elle apporte.

Max Milan rend hommage à un personnage fictif qui a cependant le mérite de représenter le sentiment profond d'aliénation d'une jeune femme dans une société qui nie la diversité, même si celle-ci est liée à une dimension plus intime et privée. Le style de l'écrivain est clair, fortement influencé par l'esthétique des personnages qu'il raconte. Milan est très habile pour jouer avec les mots et le jargon juvénile par le biais d'un œil critique intéressant, ce qui l'amène à mélanger plusieurs styles et plusieurs éléments syntaxiques et lexicaux, créant ainsi une vraisemblance postmoderne très attrayante à la fois pour les lecteurs communs et les plus attentifs. Toujours attiré par les détails les plus infimes, l'auteur a tendance à utiliser une syntaxe particulière et plus ou moins soignée, qui rend le texte à la fois transparent et très compréhensible dont l'opacité ne relève que de la psychologie propre aux personnages. D'un point de vue lexical, l'auteur utilise donc un langage très diversifié en fonction du personnage qu'il décrit et qu'il analyse, avec l'utilisation intéressante de l'argot des gens de la pègre parisienne, engendrant ainsi l'illusion d'être dans ces environnements sociaux, de vivre dans ces ruelles noires périphériques des coupes-gorges de la ville et d'observer dans ces contextes spécifiques ombragés

et sombres tout ce qui se passe à quelques pas des grands boulevards ensoleillés.

Sergio Piscopo